

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

“ No 2.—Ne sais que ceci : Votre présence urgente à Paris pour grosse affaire.—Ai reçu mission faire remettre dans le tombeau Kouravieff les notes qui vous sont destinées quant à présent, et les fonds dont vous aurez besoin.—Ci-joint cent mille francs.

La figure du jeune homme s'illumina.

—Les cent mille francs sont là... dit-il en interrompant de nouveau sa lecture et en touchant de la main gauche le tiroir-caisse de son bureau.

Ce serait un joli acompte sur la fortune que je me suis promise, mais ce ne serait qu'un acompte... J'ai rêvé des millions, je les veux et je les aurai...

Après ce court monologue, il reprit sa lecture.

La note continuait ainsi :

“ Vous mettez dans le tabernacle du tombeau, reçu de cette somme.—Cette nuit, à une heure, un envoyé extraordinaire de V... arrivera à la gare du Nord. Vous irez à sa rencontre et vous le connaîtrez facilement à son bras gauche qu'il portera en écharpe.—Vous l'aborderez par ces mots : “ Venez-vous de Chantilly. ”—Et vous recevrez de lui notes contenant les derniers ordres.—Cet envoyé sera V...”

—Et toujours pour signature le V suivi de deux étoiles... murmura le jeune homme. Le passeport que je viens de serrer établissait l'identité du voyageur à l'écharpe, identité vraie ou fausse, et plutôt fausse que vraie, ceci pour moi n'est pas douteux... Du diable si personne le réclame ! !...

Replaçant alors le second papier sur celui qu'il avait précédemment parcouru, il en prit un troisième.

—Voici, dit-il, le document précieux que portait l'homme de la gare du Nord, et qui m'a éclairé au milieu des ténèbres où je m'égarais... J'étais en face d'une énigme, maître de ce papier j'en tenais la clef...

Il lut presque à haute voix :

“ CECI EST MON TESTAMENT

“ Moi, soussigné, sain de corps et d'esprit, habitant à Londres mon hôtel de Regent-Street, j'écris ici mes dernières volontés.

“ Mon père et ma mère sont morts depuis longtemps.

“ Je n'ai jamais eu qu'une sœur.

J'aurais voulu aimer et rapprocher de moi cette sœur, puisqu'elle constituait mon unique famille, mais sa conduite m'a forcé à rompre toute relation avec elle. A la suite de la mort de son premier mari Jean de Gibray, j'ai fait enlever sa fille Simone pour la faire élever loin de cette mère indigne. J'ai su encore qu'elle s'est remariée en 1858 et que de ce second mariage est née une fille portant le prénom de MARIE et le nom de son père, BRESSOLLES.

“ En travaillant pendant vingt années avec une ardeur soutenue et des chances constamment favorables j'ai amassé une grande fortune.

“ Je possède à l'heure qu'il est DOUZE MILLIONS SEPT CENT CINQUANTE MILLE francs, sans compter mon hôtel de Londres, et les meubles, tableaux, objet d'art de toute nature, qu'il renferme.

“ Cette fortune, en valeurs de premier ordre et en lettres de change sur les plus solides maisons de banque de l'Europe, est déposée à Londres chez l'honorable Richard Sangsby, solicitor, investi de ma con-

fiance entière... Le détail se trouve en outre entre les mains de Michel Brémont, mon commensal et mon unique ami depuis plus de quinze ans.

“ C'est Michel Brémont que j'institue mon exécuteur testamentaire, lui enjoignant de répartir ainsi qu'il suit les sommes qui composent mon avoir :

“ 1o. A SIMOINE DE GIBRAY, fille légitime, née du mariage de ma sœur Valentine Dharville, avec M. Jean de Gibray, six millions.

“ 2o. A MARIE BRESSOLLES, fille légitime de ma sœur Valentine Dharville, femme ou veuve de Ludovic Bressolles, six millions.

“ 3o. Les sept cent cinquante mille francs et l'hôtel de Regent-Street, formant le surplus de ma fortune, appartiendront à mon exécuteur testamentaire, Michel Brémont, à qui je laisse les notes précises et détaillées qui lui seront nécessaires pour retrouver la première fille de ma sœur.

“ 4o. Marie Bressolles, doit habiter Paris avec son père et sa mère, si tous deux sont vivants, ou avec celui des deux qui survit, à moins qu'elle soit orpheline ou mariée, chose facile à savoir.

“ 5o. La remise de ma fortune aux ayants droit sera fait par l'honorable Richard Sangsby, solicitor, une année, jour par jour, après celui de mon décès.

“ 6o. Si l'une des deux filles de ma sœur était morte la part de l'une reviendrait à l'autre.

“ 7o. Si elles étaient mortes toutes deux au jour anniversaire de ma mort, ma fortune entière, sur le vu de leurs actes de décès, reviendrait à mon ami et exécuteur testamentaire Michel Brémont.

Je prie mon ami Michel Brémont de s'occuper seul des recherches qu'il faudra faire pour retrouver Simone de Gibray.

“ Fait à Londres le 20 août 1876.

“ ARMAND D'HARVILLE. ”

Après avoir achevé sa lecture, le jeune homme de la rue de Navarin eut aux lèvres un étrange sourire.

—Pièce d'une importance capitale et qui doit me donner des millions !... dit-il en déposant sur son bureau la copie de l'acte testamentaire.

Il ajouta, en prenant un autre papier :

—Et voici les notes qui complètent ce testament bizarre...

XV

Les notes jointes au testament disaient ce qui suit :

“ PREMIÈRE NOTE : Le 15 novembre 1854, Simone de Gibray, dont le père venait de mourir de chagrin née depuis trois jours, fut enlevée secrètement par moi à sa mère, que je savais ou du moins que je supposais capable de la faire disparaître.

“ A la même date, l'enfant fut inscrite sur les registres de l'état civil, à la mairie du troisième arrondissement de Paris.

“ Au moment où j'écris, elle a vingt-deux ans...

“ Le 17 novembre de la même année, je confiai l'enfant à une nourrice, Claudine Charvet, demeurant à Vic-sur-Braisnes, département de l'Yonne, et je remis à cette nourrice une somme de trente mille francs, pour élever la petite fille.

“ ARMAND D'HARVILLE. ”

“ DEUXIÈME NOTE : Ayant, au bout d'une dizaine d'années, perdue de vue complètement ma sœur, je ne puis dire ce qu'elle est devenue, mais il me semble possible et facile de retrouver sa trace à l'aide de ce seul renseignement : Son mari se nommait Ludovic Bressolles, il était architecte et il habitait Paris.

“ ARMAND D'HARVILLE. ”

Le jeune homme de la rue Navarin poursuivit en jetant les yeux sur le dernier feuillet copié par lui :

—Et voici enfin quelques lignes adressées à celui qui devait recevoir les mystérieux papiers :—“ Armand Dharville est mort le 30 décembre 1876.—Il importe de bien comprendre que si les deux enfants avaient cessé de vivre avant l'année révolue et le jour fixé pour le partage de la fortune, cette fortune resterait aux mains de V***** qui la partagerait également entre les*****

“ Faire agir UNE CONSCIENCE FACILE en la surveillant. ”

Un sourire d'une indéfinissable expression vint aux lèvres du jeune homme.

—Allons, murmura-t-il, décidément le hasard qui est un grand maître m'a lancé sur une bonne piste !... Me voici possesseur d'un secret qui vaut douze millions sept cent cinquante mille francs !... Joli denier, parole d'honneur ! Ah ! messieurs les CINQ étoiles, puisqu'il paraît que vous seriez cinq à partager le gâteau, il m'en faudra ma part... Je crois l'avoir largement gagnée ! L'homme, quel qu'il soit, ne rencontre souvent qu'une fois dans sa vie l'occasion de faire fortune... Celui qui ne profite point de cette occasion unique est un niais, indigne d'arriver jamais ! Je ne serai pas celui-là ! Je tiens la chance et je jure bien qu'elle ne m'échappera pas ! !

Il rassembla les notes qu'il venait de lire, ou plutôt de relire les plaça dans un buvard qui se trouvait sur son bureau et poursuivit en prenant le portefeuille :

—Maintenant il faut mettre les originaux à l'abri de toute atteinte... On ne sait pas ce qui peut arriver...

Il jeta un coup d'œil rapide sur les meubles garnissant son cabinet.

—Où seront-ils le mieux en sûreté ?... fit-il.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

—Rien ne presse... je vais les déposer provisoirement dans le haut de ma bibliothèque... J'aviserai plus tard.

Prenant alors un siège dont il se servit comme d'escaiveau, il plaça le portefeuille sur la tablette supérieure du meuble qu'il venait de désigner, et qu'encombraient des liasses de journaux et de brochures au milieu desquelles il le glissa.

La cachette provisoire était excellente en effet, car la couche épaisse de poussière couvrant les liasses démontrait surabondamment que l'idée de mettre de l'ordre dans un tel chaos ne traversait l'esprit de personne. La bibliothèque fut fermée à double tour et la clef retirée de la serrure.

* *

En ce moment la pendule sonna neuf heures.

Maurice Vasseur, ainsi se nommait le jeune homme de la rue Navarin, âgé de vingt-quatre ans environ, mais paraissant plus jeune, joignait à l'âme la plus perverse une nature brutale et souple à la fois.

Doué d'une intelligence hors ligne et d'une imagination vive, il appliquait l'une et l'autre uniquement au mal et, dévoré par la soif des plaisirs de toute nature, par l'ambition de mener *la grande vie*, il s'était promis d'arriver à la fortune, à une fortune énorme, à quelque prix que ce fût, fallût-il risquer sa tête pour atteindre le but, et nous savons déjà qu'il se tenait parole.

Dans le monde il se donnait pour journaliste.

En cela il ne mentait pas complètement.

Il faisait en effet sinon du journalisme du moins du reportage, dans une petite feuille, et se livrait à ce travail, moins pour le très mince profit qu'il en pouvait tirer que pour avoir droit de placer sur sa carte, au-dessous de son nom, ces trois mots :

RÉDACTEUR AU "SCORPION"

Ce qui lui donnait, croyait-il, une certaine importance dans le monde qu'il fréquentait, et mettait à sa disposition des billets de spectacle et des entrées dans les cafés-concerts, les bals, etc...

Maurice Vasseur n'avait point de fortune, mais il touchait une pension mensuelle fournie par une personne encore inconnue de nos lecteurs et qui doit tenir une grande place dans ce récit.

Il jouait beaucoup, en outre, avec une chance singulièrement persistante, et grâce à ses gains habituels il établissait l'équilibre entre ses dépenses et ses ressources.

Laissons l'assassin faire sa toilette et se préparer à sortir. Retournons au cimetière du Père Lachaise et suivons les traces de l'inconnu au paletot fourré que nous avons vu s'agenouiller sur une tombe, y déposer une couronne, puis prendre un intérêt manifeste à l'enquête commencée au sujet du drame effroyable dont le tombeau de la famille Kourawieff avait été le théâtre.

Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils que le commissaire de police, au moment où il invitait les témoins à attendre dans les bureaux du conservateur du cimetière, avait jeté un coup d'œil sur le groupe qui l'entourait, et demandé ce qu'était devenu le curieux, confortablement vêtu, remarqué par lui au milieu des ouvriers quelques minutes auparavant.

S'ils se rappellent cela, ils n'ont certainement pas oublié que Cabriol, le contremaitre des marbriers, interrogé à ce sujet, répondait textuellement ceci :

—Monsieur le commissaire, il vient de partir, mais il n'avait rien vu, étant arrivé après la découverte pour nous questionner... Il restait là en flâneur... histoire de se balader un peu...

XVI

En effet, après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur du monument funèbre et aperçu le visage de la femme assassinée, ce qui l'avait fait violemment tressaillir, l'homme aux fourrures s'était retiré, marchant au départ comme à l'arrivée, sans précipitation, d'un pas égal, d'un air indifférent, mais la tête penchée sur la poitrine, tandis que ses traits contractés exprimaient une angoisse profonde.

Il conserva sa démarche lente et son attitude de flâneur insouciant jusqu'à la grille du cimetière ; mais, aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, son allure se modifia brusquement, et ce fut d'un pas rapide comme celui d'un jeune homme allant à un rendez-vous d'amour qu'il remonta le boulevard jusqu'à la rue Oberkampf.

Au point d'intersection du boulevard et de cette rue se trouve une place de voitures.

Il monta dans un fiacre.

—A la course ou à l'heure ? demanda le cocher.

—A la course, répondit-il.

—Où allons-nous ?

—Rue Béranger. Vous m'arrêterez au coin, près du boulevard du Temple.

—Le cocher fouetta son cheval, et au bout de dix minutes fit halte à l'endroit indiqué.

L'homme mit pied à terre, paya sa voiture et s'engagea dans la rue Béranger.

Arrivé au numéro 18, il entra, suivit un couloir et

monta vivement l'escalier d'un corps de bâtiment situé dans la cour, entre la maison de la rue Béranger et celle dont la façade s'élève sur le boulevard du Temple.

Arrivé au troisième étage, il tira de sa poche une clef et ouvrit l'une des deux portes qui se trouvaient sur le carré et donnaient accès dans deux appartements séparés.

Il entra dans une antichambre sombre, communiquant avec une salle à manger qu'il traversa pour arriver à une salle à coucher meublée d'un lit, d'une armoire à glace, d'une table de toilette et de quatre chaises.

Ce mobilier, d'une excessive simplicité mais d'une propreté irréprochable, était en bois de noyer.

Les rideaux de la fenêtre donnant sur la cour étaient en damas de laine de couleur sang de boeuf.

Des rideaux de même étoffe et de même couleur enveloppaient le lit derrière lequel, réunis par une couture solide, ils cachaient entièrement la muraille.

Le papier de la chambre, imitant le chêne verni, formait des panneaux comme ceux qu'on voit assez souvent dans les salles à manger bourgeoises, ce qui produisait un effet singulier et faisait supposer que le propriétaire, guidé par une louable économie, louable au point de vue de ses intérêts personnels, s'était servi, pour tapisser cette pièce, d'un solde de vieux papier acheté au rabais.

L'homme aux fourrures referma la porte, s'approcha du lit, le tira en avant, passa derrière, dans la ruelle improvisée, se glissa sous les rideaux soulevés et, se courbant jusqu'à terre, promena sa main sur le parquet.

Ayant trouvé ce qu'il cherchait à tâtons, il appuya son pied sur une feuille de ce parquet et opéra une forte pression.

Alors une chose singulière se produisit

Un compartiment du parquet, mesurant environ deux pieds carrés, compartiment sur lequel était placé l'homme aux fourrures, s'abaissa lentement, et l'inconnu descendit avec elle, comme au théâtre un acteur descend par une *trappe anglaise* dans le deuxième ou le troisième dessous.

Cette trappe s'arrêta au moment où la tête seule de l'homme émergeait encore du trou pratiqué dans le parquet.

L'homme sortit un bras ; le lit, ramené à sa position normale, dissimula complètement l'ouverture béante.

Ceci fait, le trapillon reprit son mouvement de descente et s'arrêta de nouveau au bout de quelques secondes, sans choc et sans secousse.

De profondes ténèbres enveloppaient l'inconnu.

Sa main droite chercha quelque chose sur la muraille qui lui faisait face et rencontra bientôt un bouton de métal qu'elle pressa fortement.

Un craquement sec se fit entendre.

Le mur, tournant sur ses gonds invisibles, s'ouvrit comme les battants d'une armoire et la lumière remplaça l'obscurité.

L'homme sortit alors de l'espèce de cheminée dans laquelle il se trouvait.

Le plateau grâce auquel il était descendu remonta d'un mouvement lent et régulier, et ferma hermétiquement l'ouverture déjà cachée par le lit à l'étage supérieur.

L'homme alors repoussa les deux pans de boiserie qui s'étaient entr'ouverts pour lui livrer passage.

Un craquement sec se fit entendre de nouveau et, quand ces pans se furent rapprochés, l'œil le plus clairvoyant n'aurait pu découvrir les jointures de la porte secrète sous les panneaux qui décoraient une pièce de grandeur moyenne.

L'inconnu se trouvait à une étage au-dessous du sien, et dans le corps de logis dont la façade s'élevait sur le boulevard du Temple.

Rien de plus bizarre que la pièce dont il venait de franchir le seuil.

On eut dit le magasin d'un costumier de théâtre.

Des habillements de toute nature, depuis la blouse de l'ouvrier jusqu'au frac bordé du sénateur et à la soutane de l'ecclésiastique, depuis les loques sordides du mendiant jusqu'à l'uniforme battant neuf de l'officier, depuis la livrée coquette d'un valet de bonne

maison, jusqu'à la tenue correcte d'un gentleman allant dans le monde, et au *complet* du gommeux partant à cheval pour le bois de Boulogne, s'accrochaient à des patères scellées les unes à côté des autres dans la muraille.

Dans une armoire se trouvaient, des supports, de nombreuses perruques, véritables œuvres d'art imitant la nature à s'y méprendre.

Dans une autre, des coiffures variées, casquettes à trois ponts, chapeaux à haute forme et chapeaux mous, képis de soldat et d'officier, etc., etc...

En un clin d'œil l'inconnu quitta son vêtement.

Avec une rapidité non moins grande il revêtit un costume ecclésiastique qu'il compléta par une perruque grisonnante à tonsure, et par un chapeau plat à larges bords.

Ainsi déguisé et méconnaissable, il quitta l'appartement et descendit les deux étages qui le séparaient de l'allée conduisant d'un côté au boulevard du Temple et de l'autre à la cour au delà de laquelle se trouvait une issue sur la rue Béranger.

La maison n'avait de concierge que de ce côté.

L'inconnu sortit par le boulevard, descendit les marches qui se trouvent en face du théâtre Déjazet, et gagna la station de voitures de la place du Château-d'Eau, aujourd'hui place de la République.

Il prit un fiacre et donna l'ordre de le conduire à l'endroit où la rue de Grammont débouche sur le boulevard des Italiens.

Là il descendit de voiture et suivit pédestrement la rue jusqu'à l'*Hôtel des Pays-Bas*.

—Indiquez-moi, je vous prie, la chambre no 17... dit-il à un garçon de service.

Le garçon répondit en désignant un corps de bâtiment :

—De ce côté, monsieur... Escalier B... au deuxième

Le faux ecclésiastique se dirigea vers l'escalier indiqué, gravit les marches et s'arrêta au second étage, en face d'une porte sur laquelle se voyait le numéro 17.

Il frappa.

Un pas se fit entendre à l'intérieur.

La porte s'ouvrit à moitié.

Un homme qui pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, mais qui paraissait plus vieux que cet âge, se montra dans l'entre-baillement.

Cet homme avait des cheveux frisés, d'une blancheur de neige.

Il portait sa barbe entière, aussi blanche que ses cheveux et taillée en éventail.

En apercevant l'ecclésiastique il fit un pas en arrière ; son visage exprima la surprise et même l'appréhension.

—Ne vous trompez-vous pas, monsieur ? murmura-t-il.

Le prêtre répliqua en saluant :

—Je ne crois pas, car je demande monsieur Jules Thermin...

En entendant la voix qui venait de parler, le vieillard poussa une exclamation joyeuse, tandis que l'expression de sa physionomie se modifiait.

—Verdier !! fit-il en tendant les deux mains au nouveau venu.

Ce dernier mit vivement un doigt sur ses lèvres, entra et referma la porte derrière lui.

—Imprudent ! dit-il. Le nom de Verdier ne doit pas plus être prononcé que celui de Pierre Lartigues, le tien !

—C'est vrai, mais que veux-tu ?... La joie de te revoir après cinq années de séparation m'a fait oublier toute prudence... Je m'attendais si peu à ta visite...

—Tu ne sais donc rien ? demanda Verdier à voix basse.

—Rien... fit Pierre Lartigues avec inquiétude. Se passe-t-il quelque chose d'anormal ?...

—Peut-on parler sans crainte d'être entendu ?

—Oui... J'occupe un appartement complet. Passons dans ma chambre à coucher... Elle est isolée et les murailles sont épaisses.

Lartigues conduisit son visiteur dans la pièce désignée et referma la porte.

—Ici tu peux parler librement, reprit-il. Puisque

tu m'as demandé si je ne savais rien, c'est que tout ne va pas comme il faut...

—C'est vrai... Le motif de ma visite est sérieux.

—Exulique-toi vite.

—Es-tu allé hier au tombeau Kourawieff ?

—Oui.

—A quelle heure ?

—A quatre heures et demie... un peu avant la fermeture du cimetière...

—Tu as pénétré dans le tombeau ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il m'a été impossible d'ouvrir la porte... Ma clef n'allait plus... J'ai pensé qu'obéissant à des ordres donnés, tu avais fait changer la serrure... En conséquence, j'attendais un mot qui me renseignât...

—Tu n'as rien aperçu d'insolite aux environs du monument funèbre ?

—Absolument rien... Le temps était froid... La nuit tombait. Le cimetière offrait l'aspect d'une vaste solitude...

VII

Verdier reprit :

—Tu n'as pas reçu, cette nuit ou ce matin, la visite d'un envoyé de Londres ?

—Je n'ai reçu personne... répondit Lartigues. Mais sais-tu que tu commences à m'inspirer des craintes avec tes questions singulières et ton air mystérieux... Que se passe-t-il donc ? Parle-moi franchement.

—Il se passe, fit le nouveau venu baissant la voix, il se passe que quelqu'un a découvert l'endroit où nous plaçons notre correspondance, et que par conséquent ce quelqu'un est aujourd'hui maître de nos secrets... maître du moins de celui qui se rapporte à l'affaire de Londres...

—Serait-ce un homme de la police ! murmura Lartigues en fronçant le sourcil.

—Non, rassure-toi... Si la police s'occupait de nous, je t'aurais invité à filer immédiatement... Celui qui possède notre secret est un habile et hardi coquin... Pour s'emparer des cent mille francs et des papiers que je te faisais parvenir, il n'a pas reculé devant l'assassinat...

—L'assassinat ! répéta le vieillard épouvanté.

—Oui... Il a sans hésiter tué la femme chargée d'apporter les notes que je recevais au cimetière.

Lartigues frissonna de tout son corps.

—Il a tué Jenny Stall ! s'écria-t-il ensuite.

—Il l'a tuée dans le tombeau Kourawieff... J'ai vu le cadavre au moment où on venait de forcer la porte de bronze, et où le commissaire de police entra pour faire les constatations légales et pour commencer une enquête.

L'habitant de l'Hôtel des Pays-Bas joignit les mains et leva les yeux vers le plafond avec une expression douloureuse.

Verdier reprit :

—Ce sont des ouvriers marbriers qui, ce matin, ont découvert le crime...

—Comment ?

—Ils suivaient l'allée qui passe devant le tombeau Kourawieff... Un ruisseau de sang, filtrant sous la porte, avait rougi la neige... Ils ont couru faire leur déclaration, et le commissaire appelé, en toute hâte, est venu.

—Par quel hasard te trouvais-tu si matin au cimetière ?

—Ce n'est point par hasard... Très étonné et très inquiet de n'avoir pas vu Jenny rentrer hier soir, je suis allé dès huit heures au Père-Lachaise...

—Jenny était-elle porteur de papiers importants ?

—Oui.

—Lesquels ?

—Une note que je t'envoyais, et les cent mille francs en billets de banque.

—Qu'est devenue la note déposée par moi, la veille, dans le tabernacle de l'autel ?

—Enlevée comme le reste. J'ai parcouru du regard l'intérieur du tombeau... Le tabernacle était ouvert et vide.

—Mais cet envoyé extraordinaire de Londres dont tu parlais tout à l'heure ?

—Je t'annonçais son arrivée pour la nuit dernière à une heure du matin... Il devait avoir sur lui des notes relatives à la succession d'Armand Dharville, dont nous devenions les maîtres...

—Une succession ? répéta Lartigues.

—Oui.

—Considérable ?

—De douze millions et quelques centaines de mille francs.

—Ah ! diable !

—Joli denier, n'est-ce pas, mon compère ?

—Denier royal ! Et tu n'as point vu cet envoyé ?

—Non.

—Qu'est-il devenu ?

—L'assassin de Jenny Stall s'est peut-être emparé de ce secret-là comme des autres...

—Le crois-tu réellement ?

—C'est, sinon probable, du moins possible...

—Quel peut être ce scélérat ?

—Je me suis mis l'esprit à la torture pour le deviner, mais vainement... je n'ai rien trouvé.

—Jenny ne nous aurait-elle point trahis ?

—L'idée m'en est venue, je l'ai chassée bien vite... Soupçonner Jenny de trahison serait absurde... La pauvre créature arrivée de Londres il y a quinze jours, ne connaissait personne à Paris... D'ailleurs sa mort prouve jusqu'à l'évidence qu'elle a été victime et non complice.

—Ne peut-elle avoir été suivie et épiée depuis Londres ?

—Michel Brémont n'emploie que des gens sûrs... Mais toi-même n'as-tu pas commis quelque imprudence ?

J'affirme hardiment le contraire... Je n'ai des relations avec personne et je passe mes journées à réapprendre la grande ville que je n'avais point habitée depuis vingt-cinq ans et qui n'est guère reconnaissable... Quand j'essaye de me laisser guider par mes souvenirs, je m'égare dans tous les quartiers... Bref, je réponds de moi. Mais revenons à ce qui nous occupait tout à l'heure... L'envoyé de Londres ?

—Ne peut être soupçonné, car il n'était autre que CINQ-QUATRE, Gustave Perrier autrement dit Jonathan Wild.

—Enfin une chose est claire, positive, indiscutable, c'est qu'une surveillance était établie autour de Jenny Stall.

—C'est vrai, et à cela je ne puis rien comprendre...

—Bref, nous sommes menacés... D'un moment à l'autre nous serons sous le coup de recherches actives de la police.

Verdier secoua la tête.

—Rien à craindre de ce côté... dit-il. Impossible de nous deviner... Mais on va chercher l'assassin...

—Et si, quand on le prendra, on trouve sur lui les papiers volés, interrompit Lartigues, nous serons compromis...

—Du moins nous pourrions l'être, mais il me paraît facile d'éviter tout danger...

—Comment ?

—Moi, je suis introuvable... Toi, tu changeras de domicile et de nom... Tu as des passeports en blanc ?

—D'une demi-douzaine de nationalités, oui... Je me ferai Hollandais.

—Et, continua Verdier, au lieu d'habiter un hôtel garni, ce qui est maladroit, tu achèteras ou tu loueras une maison, tu la feras meubler et tu y vivras paisiblement en attendant les ordres de Michel Brémont à qui je vais écrire pour lui raconter ce qui se passe, afin qu'il puisse se tenir sur ses gardes et combiner un nouveau plan, celui qu'il nous adressait ne pouvant désormais servir...

—C'est égal, murmura Lartigues, nous avons trouvé plus malin que nous, nous qui n'avions jamais subi d'échec depuis 25 ans !... C'est humiliant !...

—Bah ! nous prendrons notre revanche.

—Que va-t-on faire du corps de Jenny Stall ?

—Le porter à la Morgue...

—Crois-tu qu'il puisse être reconnu ?

—Comment le serait-il, puisque personne à Paris ne connaissait Jenny ? Ce n'est pas cela qui me préoccupe.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est Gustave Perrier... Il n'est point venu ici... il ne s'est point présenté chez moi en ne te trouvant pas à son arrivée au chemin de fer du Nord où je t'écrivais d'aller l'attendre... Qu'est-il devenu ? L'assassin du Père-Lachaise ne l'a-t-il point frappé, lui aussi ?

—Une telle supposition ! s'écria Lartigues. C'est insensé.

—Beaucoup moins que tu ne le crois... La note volée sur la pauvre Jenny était précise... Elle indiquait l'heure de l'arrivée, le signalement de l'arrivant, et laissait deviner l'importance du secret dont il était porteur... Plus je réfléchis, plus il me semble probable que le meurtrier de Jenny ait guetté et tué Gustave...

—Mais, encore une fois, ce meurtrier, qui serait-il ?

—Un homme terriblement fort, un maître, je te le garantis, et point du tout à son coup d'essai... La police va mettre tous ses limiers en chasse... Il leur donnera du fil à retordre, car son adresse me semble prodigieuse...

—Ah ! si je le tenais, dit d'une voix sourde Lartigues dont les yeux étincelaient sous ses épais sourcils grisonnants, son affaire serait bientôt faite ! Je l'étranglerais de mes propres mains !

—Du calme ! répliqua Verdier en souriant. Du calme !

—Est-ce qu'il est possible de rester calme après t'avoir entendu parler de douze millions ?... Douze millions à partager entre cinq... Près de deux millions et demi pour chacun !... C'était notre dernière affaire... Elle nous enrichissait tous et nous permettait de finir tranquillement notre vie, en paix avec le monde entier et n'ayant rien à craindre de la police... Songer à cela et garder son calme, impossible !...

—J'y songe, et je garde le mien... A quoi bon s'emballer, mon cher ? Point d'emportement, point de colère, et soyons sur nos gardes l'œil et l'oreille au guet... Nous ne pouvons agir utilement avant de connaître notre voleur...

—Le connaissons-nous jamais ?

—Nous le connaissons infailliblement...

—Ah ! si je pouvais l'espérer...

—Tu le peux... tu le dois... Le contraire est impossible...

—Comment, cet homme que tu supposes si adroit, se trahirait-il ?

—Il se trahira malgré son adresse, parce que, maître du secret, il voudra s'en servir... à moins qu'il ne se contente des cent mille francs volés au tombeau Kourawieff et qu'il ne brûle les autres papiers... Dans ce cas, il est vrai, nous ne le connaissons point, mais nous n'aurions rien à craindre de lui, et l'affaire des douze millions suivrait son cours naturel. Michel Brémont, quand il saura ce qui vient de ce passer, jugera la situation et donnera des ordres.

En ce moment un bruit de sonnette retentit dans la première pièce de l'appartement.

Les deux hommes tressaillirent et échangèrent un rapide coup d'œil.

—Qui peut sonner ? demanda Verdier.

—Le garçon de l'hôtel, peut-être... répondit Lartigues.

—Il faudrait s'en assurer...

—Je vais voir...

Un nouveau coup de sonnette retentit, plus violent que le premier.

—Oh ! oh ! murmura le faux ecclésiastique, on est pressé, à ce qu'il paraît...

En même temps sa main caressait, dans l'ampleur de sa soutane, la crosse d'un revolver.

—Prends garde... ajouta-t-il en voyant Lartigues se diriger vers la porte.

—A quoi ? répondit le vieillard. Je suis méconnaissable depuis 25 ans... D'ailleurs Jules Thermais, sujet belge, n'a rien à craindre de la police française...

(A suivre)